

d'une conscience planétaire. Mais là encore, jusqu'où peut-on sincèrement espérer?

Angeliki Koukoutsaki-Monnier
CREM, université de Haute-Alsace
angeliki.monnier@uha.fr

Sonja KMEC, Benoît MAJERUS, Michel MARGUE, Pit PEPORTE, dirs, *Lieux de mémoire au Luxembourg. Luxembourg.*
Éd. Saint-Paul, 2008, 376 p.

Cet ouvrage collectif dirigé par Sonja Kmec, Benoît Majerus, Michel Margue et Pit Peporte a pour objectif d'étudier les multiples représentations des identités luxembourgeoises à travers des symboles, au sens large du terme. Identités au pluriel, car elles résultent d'un « processus dynamique, ouvert et évolutif lié aux contextes socio-culturels et politiques » (p. 5) et surtout personnel. Pierre Nora sert de référence majeure. En effet, cet ouvrage a étudié les points de cristallisation de la mémoire collective, c'est-à-dire les éléments de nature matérielle, symbolique ou fonctionnelle, dans lesquels une collectivité peut reconnaître son histoire et son identité. Chaque contribution respecte une trame : « Les notions de symbole, de transmission et d'intégration définissent le caractère spécifique des lieux à étudier » (p. 10). Ainsi quatre niveaux sont-ils pris en compte dans l'élaboration des travaux. Il s'agit d'abord de présenter l'histoire du lieu en précisant les acteurs qui en sont à l'initiative, puis d'exposer sa portée symbolique en expliquant par quels vecteurs ou médias celle-ci s'est diffusée. Cette démarche est omniprésente dans les contributions et s'accompagne d'une distinction entre mémoire et histoire. Selon Paul Veyne, « la différence [...] est capitale et réside dans la mise à distance par l'objectivation » (p. 9).

Par la suite, on éclaircit ce qui est appelé lieu de mémoire : non ce qui est considéré comme « géographique mais [comme] un élément vivant du passé car il est entré dans la mémoire collective par le fait qu'il dispose d'une force symbolique qui permet à cette collectivité de s'y reconnaître » (p. 6). Cette notion étant vaste, le recueil compte sept parties qui rassemblent, entre autre travaux, ceux portant sur les personnes et personnages, les événements ou encore les symboles et les traditions luxembourgeois. Il n'est pas question ici de présenter la totalité des articles (54) – dont plusieurs rédigés en allemand – mais simplement d'évoquer les différents thèmes en les illustrant de quelques exemples. Si les thèmes sont très variés, il en est de même des collaborateurs. On peut effectivement y trouver associés aux historiens,

des sociologues, des géographes, des musicologues, des chercheurs en philosophie et lettres, en histoire de l'art ainsi qu'en science politique. Cette dimension pluridisciplinaire enrichit la qualité et l'intérêt de l'ouvrage qui se présentait plutôt comme historique. Les travaux ont permis d'interroger, au niveau local et national, les représentations collectives, les références identitaires, les notions d'ordre politique, culturel voire éthique sur l'ensemble du Luxembourg au fil du temps. En effet, nouveau point fort du livre, il couvre une période très large, qui s'étend de la création du pays en 963, en passant par son indépendance étatique – le congrès de Vienne – en 1815 jusqu'à la période contemporaine avec les enjeux de la place financière, fondamentale dans l'économie européenne.

Une fois le cadre théorique installé, le premier chapitre concerne les « toiles de fond » avec comme discussion centrale la langue luxembourgeoise, identité grand-ducale. Si les dialectes sont la véritable expression de l'âme populaire, le luxembourgeois et l'allemand restent très utilisés dans les discours politiques afin de toucher le plus large public possible même si, depuis la loi de 1984, « la langue des Luxembourgeois est le luxembourgeois ». Les contributions de Michel Margue sur les « dominations étrangères » et de Gilbert Trausch sur les « trois démembrements » participent à la compréhension de la construction du pays jusqu'à son indépendance et à l'affirmation de son identité nationale. Celui-ci est passé entre les mains de plusieurs souverainetés étrangères – la Prusse, l'Espagne ou encore l'Autriche – et a vu ses frontières évoluer territorialement – 1659, 1815 et 1839 – en fonction de contextes socio-politico-économiques difficiles. De nos jours, seules « quelques initiatives culturelles entretiennent la nostalgie de l'ancien Duché » (p. 39). L'identité luxembourgeoise n'est pas seulement fondée sur ces limites géographiques mais résulte, entre autres facteurs, de la célébrité de plusieurs citoyens de son territoire, qu'ils soient réels ou imaginaires. Ceux-ci incarnent alors sans doute un système de symboles et de valeurs, associé à la production d'un discours sur la construction culturelle de l'identité collective d'aujourd'hui.

Ces citoyens sont ainsi regroupés dans le deuxième chapitre – le plus fourni – sous le titre « Personnes et personnages ». Pour l'illustrer, on peut prendre l'exemple de l'article de Cédric Sangaletti sur Robert Schuman. On présente celui-ci tant personnellement que professionnellement. Né au Luxembourg, il a proposé – le 9 mai 1950 – la création de la Communauté européenne du charbon et de l'acier entre la France et l'Allemagne; il n'exprime de l'intérêt

et de la reconnaissance pour sa terre natale que lorsqu'il est à la tête du gouvernement français. Toute la symbolique s'opère quand il est comparé au comte Sigefroid, le créateur de l'État. Il incarne la légitimation de l'engagement européen du pays – c'est ici que se joue la notion de vecteur – car, en 1958, il devient le premier président de l'Assemblée parlementaire européenne. Sa mémoire est aujourd'hui cultivée, au niveau national, par l'intermédiaire de plaques, de rues, de parkings, de monuments et de circuits touristiques. On relèvera aussi des contributions intéressantes sur la légende de Mélusine, le premier luxembourgeois ou encore la Grande Duchesse Charlotte.

D'importants événements, rassemblés dans la troisième partie, ont également marqué l'histoire du pays. Le plus significatif est sans doute « la grève générale » du 30 août 1942 présentée par Benoît Majerus. Cette manifestation est la réponse des Luxembourgeois au *Gauleiter* Gustav Simon après son annonce de l'introduction du service militaire obligatoire dans l'armée allemande. Cette date est toujours commémorée car plusieurs de ses composants sont importants : l'unité de la nation, une répression allemande sauvage et une reconnaissance internationale.

Une autre partie concerne, cette fois concrètement, les lieux au Luxembourg. La « villa Pauly » présentée par Paul Dostert en est un exemple. Il rappelle que cette maison fut pendant la Seconde Guerre mondiale le lieu d'interrogatoires violents. En quelque sorte, c'était « la porte d'entrée du monde concentrationnaire » (p. 198). L'endroit a gardé toute sa symbolique dans les esprits des Luxembourgeois et reste active puisque successivement la villa Pauly est devenue le siège de plusieurs ministères du pays, puis celui du Conseil national de la Résistance et, depuis 2001, la Maison de la Résistance. Pour en conserver la mémoire, une plaque commémorative y a été apposée en 1984 et la villa est devenue monument national en 1989. Selon Sonja Kmec, « par rapport à l'europanisation, il est frappant de constater comment un nombre assez important de lieux de mémoire à caractère européen ont été intégrés dans la mémoire nationale » (p. 13).

Certains de ces lieux s'inscrivent parfois dans des paysages. Ces derniers obtiennent une petite place dans l'ouvrage. Myriam Sunnen a étudié « la Moselle », fleuve associé à la région viticole. Fortement présente dans la littérature et peinture luxembourgeoises ainsi que dans les discours patriotiques, elle est l'emblème de la réconciliation avec les deux autres pays frontaliers que sont la France et l'Allemagne.

Une nouvelle fois, le caractère historique du lieu, sa symbolique, ses vecteurs sont présentés au lecteur dans le but de comprendre le cheminement de la construction mémorielle.

Les deux derniers chapitres concernent les symboles et les traditions. Pour les premiers, « Le lion rouge » étudié par Michel Margue représente l'identité d'un peuple qui date de l'époque médiévale. Traversant les époques avec ses valeurs – force, agilité et persévérance –, la culture populaire se l'est approprié et il est présent dans de nombreux documents et monuments. Le monument du souvenir – Gëlle Fra – et le « Pont rouge » sont tout aussi forts historiquement et culturellement dans la société luxembourgeoise. Pour les seconds, on peut retrouver le vin qui, pour Jean-Pierre Buchler – ministre de l'Agriculture et de la Viticulture – « personnifie, en quelque sorte, ses producteurs, en particulier, et les habitants du Grand-Duché, en général » (p. 310). Pour la bière, on observe l'inverse : c'est la renommée des brasseries, avec leur marketing symbolique, qui influence l'imaginaire collectif. En effet, « la bière se trouve sur le versant de l'appropriation populaire par des occasions de consommation » (p. 316). En 2004, un musée d'histoire de la brasserie est fondé à Diekirch. L'histoire et les évolutions mémorielles et culturelles ont également été étudiées pour la fête de Notre-Dame de Luxembourg, pour Saint-Nicolas, pour Fatima – une fête portugaise – et pour le scoutisme.

En définitive, c'est avec ingéniosité que les auteurs ont élargi la notion de « lieu » à des empreintes matérielles et imaginaires – mais qui ont marqué les esprits – dans le but de comprendre le cheminement de la construction – dans différents domaines – des identités luxembourgeoises. On regrettera juste le manque de traduction directe pour les citations en allemand. Ceci étant, l'ouvrage permet néanmoins une lecture des plus agréables, riche des informations fournies, comportant, qui plus est, de nombreuses illustrations légendées, tant « l'iconographie sert à montrer les médias de mémoire » (p. 14).

Anthony Michel

CREM, université Paul Verlaine-Metz

michelanthony@yahoo.fr